

L'ÉTOFFE DES HÉRAUTS

Attention, voici l'article le plus égocentrique de l'année dans Rolling Stone! Pensez donc: tracer ici quatre brillants parcours, de ceux qui ont fait la destinée prestigieuse de notre aîné américain. Tom Wolfe, Greil Marcus, Lester Bangs, Hunter S. Thompson: quatre noms qui ont fait Rolling Stone, quatre noms qui ont fait la littérature américaine. Portraits et entretiens.

{ TEXTE MATTHIEU REMY }

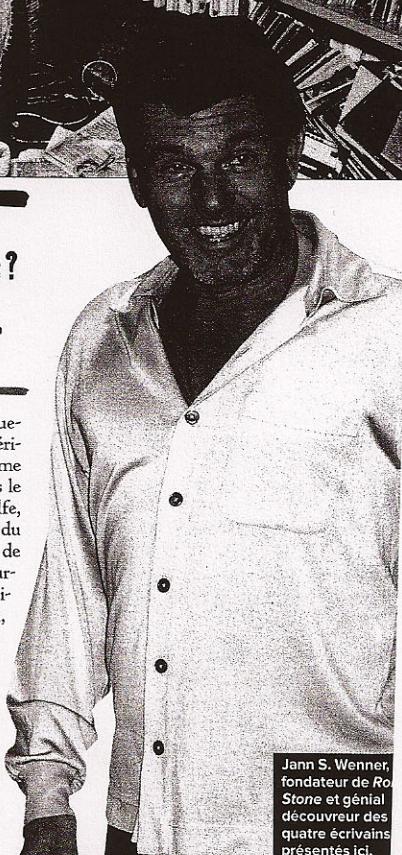
Rares sont les journaux apparus dans la deuxième moitié du siècle dernier qui peuvent s'enorgueillir d'avoir autant participé à la construction d'une nouvelle stylistique. On sait combien le *New Yorker* a contribué à faire la littérature américaine classique et moderne, ou combien le *Village Voice* a fait émerger une nouvelle forme de journalisme d'investigation, mais quelle autre revue que *Rolling Stone* a inventé une voix d'écriture? Quand sur la Côte Est on faisait des écrivains talentueux, parfois géniaux, la Côte Ouest, groggy du Flower Power, ne pensait qu'à trouver la bonne énonciation pour son imaginaire démantibulé et utopiste: c'est là qu'est arrivé *Rolling Stone*. Et c'est là qu'intervient Jann S. Wenner. A vingt et un ans, il fonde *Rolling Stone* - au départ une sorte de maigre tabloïd - et dans le sérieux le plus inimaginable (comment être sérieux en 1967?), il donne la parole à une jeunesse dont les désirs grandissant tout le long des années soixante commencent à se prendre pour des réalités. Mais pour parler à cette génération en mal d'expression, incapable de canaliser le flot de ses revendications les plus transversales, Jann Wenner a dû aller chercher ses Hugo, ses Flaubert et ses Hemingway, ceux qui surent dire dans les monuments de la littérature le désarroi ou l'enthousiasme d'un peuple-océan avide de changement. Bref, il lui fallait des écrivains. Aujourd'hui, quelques-uns sont des figures incontournables de la littérature américaine (Tom Wolfe, Hunter S. Thompson, Barry Gifford), qu'ils soient simplement passés par le journal de San Francisco ou qu'ils en aient été les fers de lance. D'autres, moins connus, ont contribué à faire de *Rolling Stone* une légende, mais restent scandalement inaccessibles au public français: citons seulement le dernier journaliste-baroudeur au style démesuré et subjectiviste, P.J. O'Rourke, dont le chef-d'œuvre *Holidays In Hell* n'a encore jamais été traduit de ce côté-ci de l'Atlantique. Richard Meltzer, Paul Williams, David Felton, Peter Guralnick: autant de noms prestigieux pour tous les amateurs de littérature rock aux Etats-Unis, et dont vous n'entendrez parler ici que par les évocations élogieuses de leurs anciens confrères, plus chanceux sur le marché de la traduction. Nous ne saurons pour l'instant rien du mystérieux *Lost Highway* de Guralnick dont Greil Marcus dit tant de bien, ni des écrits sur les personnages cultes de David Felton et encore moins de *The Night (Alone)* de Richard Meltzer, l'un des amis et collaborateurs de Lester Bangs. Il faudra donc en rester



Lester Bangs

« Qui écrit mieux que moi?
Charles Bukowski? Burroughs?
Hunter S. Thompson?
Ne me faites pas marrer... »
LESTER BANGS

à ce que l'édition française a voulu, sporadiquement, faire émerger de cette contre-culture américaine à mi-chemin entre critique rock, journalisme déjanté et roman de mœurs psychédélique. Pas le moindre de la "patte" *Rolling Stone*: Tom Wolfe, pape du Nouveau Journalisme devenu auteur du roman "balzacien" que l'Amérique se devait de posséder; Lester Bangs, seul critique rock aujourd'hui considéré comme l'un des plus grands écrivains américains; Hunter S. Thompson, l'inventeur du gonzo journalisme, reporter cramé à l'acide mais pourfendeur de la démence généralisée des Etats-Unis. Et un seul guide pouvait être parfaitement fiable dans cette aventure du style *Rolling Stone*, écrivain ayant œuvré dans la revue de San Francisco dès 1969. Greil Marcus, aujourd'hui auteur d'essais mêlant histoire des cultures, littérature et critique rock, nous a donc éclairé sur l'étonnante fabrique d'écrivains hors normes que fut *Rolling Stone*.



Jann S. Wenner, fondateur de *Rolling Stone* et génial découvreur des quatre écrivains présentés ici.

Rolling Stone



Hunter S. Thompson

LESTER BANGS, LA COMÈTE

On arguera sans doute que les seuls articles aujourd'hui disponibles en français du maître de la critique rock U.S. proviennent presque tous du concurrent direct de *Rolling Stone*, la revue *Creem* de Detroit. Pas faux. Sauf qu'avant d'aller incendier James Taylor dans les colonnes de Barry Kramer, Lester Bangs a écrit près de cent cinquante chroniques pour Jann Wenner, sous la houlette de celui qui restera toujours son ami et testamentaire littéraire, Greil Marcus. D'ailleurs, son premier papier publié, mythique, le fut dans *Rolling Stone*, en avril 69, à propos du *Kick Out The Jams* du MC5. « Une pierre dans la fenêtre » d'après Greil Marcus et le début d'une collaboration de quatre ans avec le journal de San Francisco où Bangs chroniquera Beefheart, les Byrds, les Doors, Charlie Haden, Zappa, Alice Cooper. Viré en 73 pour « manque de respect envers les musiciens », Lester Bangs pourra donner libre cours à sa virulence baroque, à son style tout à la fois fulgurant et épris de circonvolutions dans les articles autrefois réunis par les éditions Tristram dans *Psychotic Reactions et autres carburateurs flingués*.

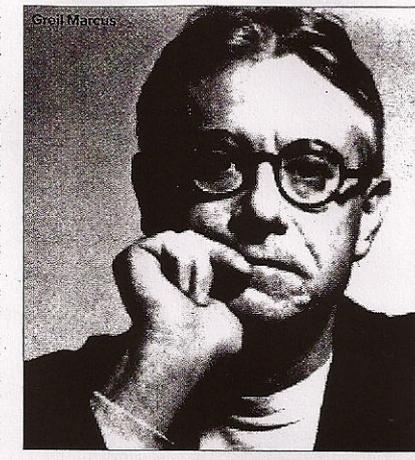
La bonne nouvelle à venir en 2004 concernerait donc un second volume d'articles traduits, contenant quelques-unes des pépites distillées par l'auteur à ses débuts de rock-critic : la fameuse « pierre (de touche) dans la fenêtre » sur les MC5, un brillant article sur *Liberation Music Orchestra* ou un autre à propos de Canned Heat. Instinctives et immédiates, ces œuvres courtes du maître révéleront probablement quel fut le parcours d'une écriture qui fut tout d'abord incomprise de ses pourvoyeurs, avant de devenir le modèle absolu. On devrait d'ailleurs rencontrer dans ce nouveau recueil un texte intitulé *Drug Punk*, refusé par *Rolling Stone*, et qui marqua la transition avec l'écriture *Creem* en gestation. Aujourd'hui, à juste titre, Lester Bangs est considéré comme l'un des plus grands écrivains américains. Il l'avait d'ailleurs annoncé lui-même : « Qui écrit mieux que moi ? Charles Bukowski ? Burroughs ? Hunter S. Thompson ? Ne me faites pas marrer... » Ses premières armes à *Rolling Stone*, où son passage fut incendiaire et dont on ne comprit l'importance qu'a posteriori, devraient aider à comprendre en quoi cette affirmation est parfaitement justifiée.

HUNTER S. THOMPSON, LE PROPHÈTE

L'Écrivain de *Rolling Stone*, le voici. Hunter S. Thompson, l'inventeur du journalisme gonzo, fou dangereux et redoutable styliste lancé à la poursuite de la paranoïa américaine, du Grand Rêve déchu, collé aux basques de Richard Nixon pendant la campagne électorale de 1972, arbitre disjoncté et décalqué de la déliquescence Watergate. Tout ça dans *Rolling Stone*, en quelques livraisons : n° 95 et 96, novembre 1971, *Fear And Loathing In Las Vegas*, en français *Las Vegas parano*. Un livre culte paru sur quatre semaines, prolongé quelques mois plus tard avec *Fear And Loathing : On The Campaign Trail*.

★ NUMÉRO DOUBLE SPÉCIAL ÉTÉ

Rolling Stone



« Il y avait une école du reportage chez Rolling Stone, un nez pour les histoires. »
GREIL MARCUS

Ou comment Thompson vient se jeter au milieu de la présidentielle et appliquer les principes gonzo : être le plus subjectif possible, se retrouver au cœur de l'action, sous l'effet des drogues hallucinogènes les plus puissantes.

On a souvent dit que Thompson n'avait fait que s'autoparodier après *Las Vegas Parano*. Pourtant il faudrait regarder de près, surtout aujourd'hui, ces deux imposants volumes que sont *La Grande chasse au requin* et *Le Nouveau testament Gonzo*. La politique intérieure américaine passée au crible d'un analyste déjanté mais prophétique, dessinant la figure inquiétante de Nixon, prédisant ce qui finalement arriva. Thompson n'est pas que cette figure folklorique, amateur d'armes à feu dézinguant avec roublardise ses machines à écrire au Magnum, furieux cartonné aux acides. En témoinne son "autobiographie" parue récemment aux États-Unis où son préfacier dit cette phrase essentielle pour comprendre l'auteur : « Hunter a toute sa vie durant étudié la peur, et il en a aussi été un professeur. » « La politique est l'art de gouverner son environnement », dit un chapitre-clé de *Kingdom Of Fear* (Simon & Schuster). Immense journaliste et grand écrivain, Thompson a voulu retracer cette terreur qui s'emparait soudain de la société américaine, au sortir des années hippies. Cette peur avait pour noms conservatisme, corruption, affairisme. Chaque mois, il faisait le tracé de cette peur dans *Rolling Stone*, le journal qui avait si bien saisi l'esprit finissant des années 60. Et qui donnait alors le signal que la fête était belle et bien finie.

TOM WOLFE, LE DANDY

Né en 1931, en Virginie, Tom Wolfe est l'aristocrate de la contre-culture. Trop expérimenté - études littéraires à Yale, débuts dans le journalisme en 1957 - et certainement à la fois trop sudiste et trop new-yorkais pour l'avoir vécu comme un choc vital, Wolfe est pourtant celui qui lui a donné son premier document. Lui qui a porté fièrement l'étendard du Nouveau Journalisme, lorsque ses articles pour *Esquire*, dès 1965, commencèrent à faire vivre une prose soucieuse des coulisses de l'Histoire comme d'une stylistique empruntant le meilleur à la modernité littéraire, a surtout donné dans *Acid Test* (1968) un vivant témoignage de l'aventure psychédélique Côte Ouest. Somme incontournable pour ceux qui veulent connaître de l'intérieur ces primitifs voyageurs qui associaient drogue, méditation transcendante et esprit underground, le livre - en anglais *The Electric Kool-Aid Acid Test* - relate l'équipée picaresque des Merry Pranksters et de leur chef mystique Ken Kesey. S'il comprend sans comprendre cette folle virée régulièrement interrompue par les arrestations, c'est que Wolfe est venu sur une intuition de romancier : Kesey est la figure idéale de l'écrivain surdoué soucieux de faire advenir l'art dans la vie, via l'idéologie hippie. Auteur de *Vol au-dessus d'un nid de coucou* passé par la prison pour trafic de drogue, il est cette figure beat dont Wolfe a l'intuition qu'elle a déjà changé la face de la littérature en promulguant l'aventure vécue dans le texte. Et qui conduit l'autobus des Pranksters durant près de quatre cents pages ? Neal Cassady lui-même, le modèle de



Tom Wolfe

Kerouac pour le personnage de *Sur la route*. Neal Cassady est devenu un Prankster et c'est la littérature vivante qui parle sans discontinuer, au volant, pendant que « le dieu Speed grésille comme un plat de frites dans [ses] boyaux ». Wolfe, à la recherche du Grand Roman Américain, persuadé que c'est dans les épiphénomènes d'une culture américaine démontée et remontée par la *counterculture*, enregistre tout et constate le repli sur elle-même d'une conscience nationale trop violemment chahutée peut-être, saute une génération pour écrire, en feuilleton dans *Rolling Stone*, son grand roman de mœurs. *Le Bûcher des vanités* (1987) témoigne des années Reagan, de leur cynisme, de cet hypocrite esprit calotin qui donnera les pleins pouvoirs au libéralisme. Dandy et décadent, il est surtout la parfaite synthèse littéraire d'un temps où les utopies se dissipent dans un rictus.

MARCUS, LE SAGE

« En 1967, j'étais encore plus passionné par le rock'n'roll que je ne l'étais en 1956. Et il n'y avait presque rien à lire. *Crawdaddy!*, le magazine lancé par Paul William, plein de théorisation rock intelligente, drôle, ambitieuse et prétentieuse (et de potins aussi) avait commencé à s'infiltrer vers la Côte Ouest l'année précédente, mais il était encore difficile à trouver, et surtout impossible de prédire quand le prochain numéro sortirait. J'avais rencontré Jann Wenner en 1964, quand nous étions tous deux en première année de Berkeley. Je découvrais ses textes, d'abord dans sa colonne pop influencée par l'acide, qui s'intitulait *Something Is Happening* et qu'il signait Mr Jones, dans le journal universitaire, le *Daily Californian*; puis dans le *Sunday Ramparts*, l'hebdomadaire de San Francisco dans lequel il tenait une chronique pop plus accessible. Quand j'ai vu le premier numéro de *Rolling Stone* sur une pile dans la rue, tout - le design, le professionnalisme, l'enthousiasme - m'indiquait que c'était le

travail de Jann. Le journal, pas encore une revue, fut une révélation. Chaque page s'ouvrait proprement, était maquetée avec clarté. L'écriture était lisible dès le début, avec cette conscience qui inclut le lecteur, sans l'aliéner. Le journal vous invitait à le rejoindre. Il faisait des promesses et les tenait. Il était d'une brièveté frustrante, je pouvais à peine attendre le numéro suivant. Lors d'une fête à Berkeley, j'ai rencontré Charles Perry, l'un des rédacteurs. Qui m'expliqua que la sortie du journal tenait du miracle, qu'il était totalement ouvert, que si je l'aimais autant - encore qu'après seulement quelques mois, on devenait aussi fan que critique à son égard, saisissant chaque faille ou déception comme une insulte personnelle - je me devais d'y écrire. J'ai écrit une chronique d'un album qui me semblait une fraude, l'ai postée et trouvée dans le numéro suivant, ainsi qu'un chèque de 12,50\$ dans ma boîte aux lettres.

J'écrivais pour le journal à chaque occasion qui se présentait : sur Norman Mailer, sur Chuck Willis - chanteur soul des années 50 -, sur tout et n'importe quoi. C'est l'esprit du journal qui m'a attiré, la joie d'y prendre part. Il n'y avait pas vraiment de journalistes en particulier qui m'attiraient, à part Jann (il était très iconoclaste) et Barry Gifford, un chroniqueur qui fut banni pour avoir supposément volé une ou deux lignes à un autre chroniqueur et qui devint plus tard un romancier acclamé. Par contre, je me suis lié d'amitié, dans le temps, avec beaucoup des auteurs du journal : Ed Ward, Lester Bangs, John Morthland, Langdon Wimmer (que je connaissais depuis la fac). Je n'ai jamais subi d'interférence. Une fois, Jann et moi nous sommes disputés pendant des heures à propos d'une chronique que j'avais prévu de publier, me soutenant qu'elle était naïve, contradictoire, et incomplète; il a fini par me convaincre. J'ai ensuite passé des heures à me disputer avec le journaliste qui en était l'auteur; je l'ai finalement convaincu. C'était de l'édition héroïque, pas de l'interférence. David Felton était un grand journaliste, qui a écrit des histoires remarquables sur les sectes, la famille Manson particulièrement. Les récits sur Patricia Hearst étaient de vrais chocs traumatisants. Lester Bangs était un grand écrivain, quelqu'un de véritablement littéraire, entre autres choses. *Rolling Stone* était une entité ouverte, un champ de possibilités, on pouvait s'essayer à n'importe quoi, on l'inventait au fur et à mesure, dans la limite des critères de Jann, son professionnalisme, son enthousiasme, son dédain. Il y avait une école du reportage chez *Rolling Stone*, un nez pour les histoires que la presse généraliste ne comprenait pas et sous-estimait, incapable d'attirer le lecteur à l'intérieur de l'histoire, même à l'ère de la vague journaliste new-yorkaise, le supposé *New Journalism*, qui relevait de l'importance du journaliste, pas de l'écriture. »

Merci à Mary-Noëlle Dana, Jean-Hubert Gailliot et Sylvie Martigny

» Biblio express

- GREIL MARCUS
Dead Elvis (Allia)
Lipstick Traces (Allia)
- TOM WOLFE
Le Bûcher des vanités (Livres de Poche)
Acid Test (Points Seuil)
- LESTER BANGS
Psychotic Reactions et autre carburateurs flingués (Tristram)
Deuxième tome à paraître en 2004
Let It Blur: The Life And Times Of Lester Bangs, America's Greatest Rock Critic de Jim De Rogatis (Broadway Books, New York)
- HUNTER S. THOMPSON
Las Vegas Parano (10/18)
La Grande chasse au requin (10/18)
Le Nouveau testament Gonzo (10/18)
Kingdom Of Fear (Simon & Schuster)